

FRANCINE CABANE

RÉCEPTION
À
L'ACADÉMIE DE NIMES

Discours de bienvenue
de Monsieur Gabriel AUDISIO,
Président de l'Académie.

Remerciements de Madame Francine CABANE
et éloge de son prédécesseur Monsieur Pascal GOUGET

24 novembre 2017

DISCOURS DE BIENVENUE
de Monsieur Gabriel AUDISIO
Président de l'Académie.

Madame et chère Consœur,

ce jour, l'Académie est en fête, puisqu'elle vous reçoit. Après votre élection, vous intégrez notre compagnie comme membre résidant : je vous en félicite et vous en remercie.

Née à Avesnes-le-Sec dans le département du Nord, qui n'était pas encore dans les Hauts-de-France, vous êtes donc une Nordiste. C'est à Lille que vous passez baccalauréat puis licence d'histoire-géographie. Vous prenez ensuite le large, à vrai dire pas tant vers le nord qu'à l'ouest, vers la Belle Province, obtenant votre DES (diplôme d'études supérieures) de géographie à l'université de Montréal en 1969, pour revenir au pays dès l'année suivante mais, cette fois, dans le Midi, année qui doit présenter à vos yeux une valeur toute particulière puisque vous épousez alors André Cabane né, lui, à Alès, et obtenez une maîtrise de démographie en géographie, encore soutenue à Lille.

Dès lors commence un parcours peu ordinaire. Chargée d'études par un cabinet d'urbanisme à Lyon et pour le POS (plan d'occupation des sols) de Nîmes. Déjà mère d'un garçon en 1971, vous enseignez dans divers établissements du Gard et de l'Hérault comme maîtresse auxiliaire de 1973 à 1983 et à la Chambre de commerce de Nîmes de 1976 à 1981 pour la préparation au concours national des ESCAE (Ecoles supérieures de Commerce et d'Administration des Entreprises), puis vous êtes titularisée comme adjointe d'enseignement en 1983 et dispensez votre savoir dans plusieurs lycées ou collège nîmois. Durant cette période, vous donnez naissance à deux filles.

C'est après ce quart de siècle, qui fut tout sauf du vagabondage, et à un âge qui n'est ordinairement plus étudiantin, que vous présentez et obtenez en 1989 le doublet des concours de l'enseignement, CAPES d'histoire-géographie et agrégation de géographie et, de plus, les deux dans les tout premiers rangs. J'ai toujours été admiratif des collègues du secondaire qui, malgré les lourdes tâches qu'ils assurent dans les divers domaines de la vie, parviennent encore à préparer et réussir ces concours.

Au sortir des concours, vous êtes nommée au Collège Révolution de Nîmes, par lequel d'ailleurs vous n'étiez pas encore passée. Puis, en 1993, c'est l'IUFM de Montpellier, où vous enseignez la didactique de l'histoire-géographie et, en 2000, vous êtes nommée professeur d'histoire-géographie à l'IUFM de Nîmes jusqu'à votre retraite.

Cet itinéraire, quoique déjà dense, ne rend pas totalement compte de votre activité car, loin de vous limiter au service minimal, vous vous êtes investie entièrement dans votre rôle d'enseignante en animant des projets éducatifs interdisciplinaires, du journal scolaire du collège Révolution, du Conseil général des jeunes du Gard, du futur Conseil municipal des jeunes de Nîmes, de la formation de stagiaires, de l'animation dans divers stages d'enseignants, avec diverses interventions au colloque géographique de «Géopole», en participant à plusieurs manuels scolaires, et d'autres encore...

Et ce n'est encore pas tout. Vous êtes une militante dans la vie citoyenne pour la laïcité, pour l'amélioration des conditions matérielles de travail des élèves, dans votre communauté protestante, pour la mémoire de la Résistance et de la Déportation, dans le domaine socio-médical ayant été présidente de la MGEN du Gard et vous êtes membre du Comité départemental d'éducation à la santé du Gard. Vous êtes également connue pour votre attachement à la défense du patrimoine : membre de l'association Pont du Gard et Patrimoine, co-fondatrice de «Passionnement Patrimoine». Vous pouvez donc vous attendre à ce que, comme nous vous l'avons déjà annoncé et tout en vous laissant l'entière liberté, vous êtes comme «prédestinée» à vous retrouver à la Commission du Patrimoine de cette Académie qui, j'en suis convaincu, serait particulièrement heureuse et honorée de vous accueillir.

Quant aux distinctions nationales que vous avez reçues - officier des palmes académiques et chevalier de l'ordre du mérite - elles sont de nature à nous réconcilier avec elles car, contrairement à de trop nombreux exemples relevant d'une attribution fondée plus sur les réseaux et la complaisance que sur l'action et le mérite, elles vous ont été plus que justement attribuées, en couronnement de vos engagements.

Vous le voyez, Madame, vous êtes attendue et la très bienvenue parmi nous.

REMERCIEMENTS
de Madame Francine CABANE

Éloge de son prédécesseur
Monsieur Pascal GOUGET

Monsieur le Président,
 Monsieur le Secrétaire Perpétuel,
 Mesdames et Messieurs les membres de l'Académie,
 Mes chers amis,

« Avant d'être ce que je suis, j'ai joué dans les ruines d'un empire, et la poudre de ses marbres a coulé dans mes doigts d'enfant. Elle m'a peut-être enseigné à prendre les mesures des siècles ». C'est ainsi qu'André Chamson dans le « Chiffre des Jours » parle joliment de son enfance nîmoise. Pour ma part, je n'ai pas grandi dans les ruines d'un empire, la poussière de ses marbres n'a pas coulé dans mes doigts d'enfant, en un mot, je ne suis pas Nîmoise et cela n'est pas le moindre de mes défauts. Pourtant cette ville m'a appris à prendre la mesure du temps, m'a questionnée sur la rencontre des civilisations, m'a fascinée par sa lumière, ses secrets, sa beauté. Combien de fois suis-je passée dans la rue Dorée dont le nom évoque des ors perdus ? Combien de fois ai-je fait un clin d'œil à ce petit personnage qui au n°16, sourit drôlement sous la célèbre inscription *«Ne quid nimis »* Rien de trop ? Jamais, l'idée ne m'a effleurée que j'entrerais un jour dans ce lieu historique pour y occuper une place et, à vrai dire, au moment où vous je parle, j'ai toujours un peu de mal à le croire. Rien dans mon parcours ne me prédisposait à siéger parmi vous. Je ne suis ni savante, ni cultivée. Je mesure chaque jour l'ampleur de tout ce que je ne sais pas mais la vie nous conduit sur des chemins imprévisibles et j'aimerais rapidement évoquer ceux qui m'ont menés jusqu'à vous.

J'arrive à Nîmes en 1970, jeune épouse d'un ingénieur agricole qui occupe un petit appartement à la place du Marché. Née sous les cieux gris bleutés du Nord, arrivant directement de l'hiver québécois et de sa grande froidure, je découvre un univers de carte postale, pour moi incongru : des cieux bleu

marine lavés par le mistral, la recherche de la « *cagne* » lorsque ce dernier souffle trop, l'amphithéâtre gigantesque, l'accent, la brandade, les jambons des lotos suspendus dans la rue, les ruelles de l'Ecusson dont les noms pittoresques de Calquières, Corcomaires, me rappellent que mon oïl natal est bien loin ! Engagée par l'urbaniste lyonnais Charles Delfante pour réaliser les études préliminaires et paysagères du plan d'occupation des sols, j'ai sillonné la ville depuis les hauteurs de la Tour Magne jusqu'aux marécages de la Bastide, armée d'un appareil de photo et de tous mes sens pour mieux percevoir, écouter, sentir, ressentir. Dans ces longues promenades, le long des trottoirs arpentés, sur le haut des clapas dont les pierres roulaient sous mes pieds, je suis peu à peu devenue Nîmoise... Plus tard, il y eut l'enseignement, la rencontre avec les élèves. Suivant les conseils d'André Chamson, je sentais qu'il leur fallait, pour mieux appréhender la profondeur du temps, utiliser ce livre d'histoire à ciel ouvert qu'était leur ville. Ce que nous fîmes, beaucoup, souvent, nez en l'air, apprenant à voir, à regarder, à admirer, à dessiner et à chercher, derrière les pierres et les façades, les hommes et femmes dans leurs extraordinaires savoir-faire, enthousiasme, ténacité. Apprendre à regarder n'est pas un acquis, cela demande de l'entraînement, un peu perdu pour nos jeunes générations qui découvrent les villes, le nez collé sur leur écran de portable. Le partenariat développé avec les services de la Culture pour animer les journées du Patrimoine, l'animation de visites guidées au sein de notre association « Passionnément Patrimoine », la rencontre avec Camille Penchinat et l'écriture à trois mains du livre « *Nîmes illustre et secrète* » m'ont ancrée un peu plus dans la passion de cette ville. Ce sont ces chemins qui m'ont menée jusqu'à vous.

Merci donc infiniment de m'accueillir et, pour Monsieur Alain Aventurier ainsi que pour ceux et celles que j'ai eu la chance de rencontrer lors des visites protocolaires, merci de l'avoir fait avec

tant de simplicité et de gentillesse. J'espère pouvoir continuer ces visites pour mieux apprécier la richesse et la diversité de vos talents. Je viens vers vous avec une infinie reconnaissance et une immense humilité car je mesure pleinement l'honneur qui m'est fait mais aussi la difficulté d'être à la hauteur de cette assemblée. Merci à Monsieur le Président Audisio pour son propos d'accueil, à mes trois parrains, Charles Puech qui, le premier, m'a « raconté » l'Académie sur nos chemins de randonnée, à Michel Belin et à Alain Penchinat.

Le temps de la reconnaissance est aussi le temps des dettes car je n'existe que par les autres, au travers de ce qu'ils me donnent et j'ai vraiment beaucoup reçu. Permettez-moi de prendre le temps de cette reconnaissance. Christian Liger disait qu'on ne pouvait entrer dans cette salle sans penser aux illustres prédécesseurs. Même si les premiers académiciens n'ont pas fréquenté ces lieux, je peux vous assurer qu'ils ont franchi tout à l'heure avec moi la porte et, qu'avec force, émotion, gratitude, j'ai pensé à leurs travaux, à leurs écrits qui m'ont baptisée nîmoise dans les eaux claires de la Fontaine : ceux de Jean-François Séguier, Léon Ménard, Rabaut St Etienne, François Guizot, Samuel Vincent, Jean Reboul, Aimé Vielzeuf, André Chamson, Aimé Bonifas, Christian Liger... tant d'autres encore. Permettez-moi aussi de remercier, présents aujourd'hui ou absents, membres ou non de cette Académie, celles et ceux qui, lors de nos rencontres, m'ont révélé l'âme profonde de cette ville. Des femmes comme Hélène Deronne, Georgina Dufoix, Danièle Jean, Camille Penchinat, Corine Potay, et des hommes, soit parce qu'ils sont historiens, soit parce que, chacun dans son registre, m'a ouvert des portes, confié des clés, indiqué les chemins de la connaissance de Nîmes. Je les en remercie profondément : Michel Boisson, Bernard Cavalier, Robert Chamboredon, Armand Cosson, Jean-François Dufaud, Raymond Huard, Claude Larnac, Jean Matouk, Jean Pey, François Pugnière, Christian Polge, Bernard

Simon, Pascal Trarieux, Daniel Jean Valade,... et pour être complète dans mes remerciements, je dois aussi ajouter mon mari, alésien qui a grandi au cœur du pensionnat de Daudet et mes trois enfants, tous nîmois !

Comme le veut la tradition, il me revient l'honneur de faire l'éloge de Pascal Gouget. Le docteur Gouget a souhaité pour des raisons de santé accéder à l'honorariat et il n'est pas présent aujourd'hui pour ce que nous avons qualifié tous deux, non de succession, mais de « passage de témoin ». J'aime cette image qui, en occitan, se dit « *Passa lou flambèu* » et marque la transmission, chère au cœur de tous les académiciens. Monsieur Gouget fréquentera encore cette belle maison et je serai toujours infiniment heureuse de le retrouver. J'ai eu la chance de partager deux entretiens avec lui. Ce n'est pas suffisant, c'est évident, pour cerner une personnalité, une œuvre, des engagements mais assez pour être touchée par la gentillesse et impressionnée par les qualités de la personne. Il y a toujours une première fois. C'était une belle après-midi de septembre encore chargée des vapeurs chaudes de l'été, une rue tranquille et pavillonnaire à l'entrée de Caveirac, une porte qui s'ouvre sur un monsieur âgé, courbé mais dont l'œil pétillait et dont le sourire invite à l'échange. Son épouse, Suzanne, est souriante, accueillante, à ses côtés comme elle l'a été la vie durant. « *Soixante sept ans ensemble* » me précise le docteur Gouget. Les académiciens sont aussi des êtres de chair, de sang et d'amour et je suis impressionnée par ce long parcours à deux, 67 ans, noces de chinchilla, petit mammifère des Andes dont la fourrure est une des plus chères et des plus douces au monde...

Le docteur Gouget évoque son enfance à Chartres. Il est né le 16 septembre 1925 dans cette belle ville de Beauce, aujourd'hui capitale de la Lumière et du Parfum, où il apprit à lire et écrire à l'école communale située à l'ombre des flèches de la cathédrale.

Il n'est pas anodin de grandir au pied d'un tel monument qui rappelle à chaque instant non seulement les savoir-faire extraordinaires des générations qui nous ont précédés mais aussi la foi des hommes d'une époque qui pouvaient travailler toute une vie sur un chantier dont ils ne voyaient pas la fin. Enfance marquée par la figure du père, expert-comptable, revenu grand invalide de la guerre 14-18, marqué à vie dans sa chair par une grave blessure à la jambe. Ce père se déplace avec des cannes ou en voiturette à 3 roues et milite sans relâche contre la guerre qui l'a brisé : pacifiste, antifasciste, passionné d'espéranto qu'il fait apprendre à ses enfants. Pascal grandit au milieu de ces multiples combats, héritier de tous ces engagements et de toutes ces souffrances. Bon élève, les études classiques de latin et de grec le mènent aussi bien vers les champs littéraires qu'un professeur de français lui fait découvrir avec passion que vers les sciences et plus particulièrement la chimie. Il passe avec succès pendant la guerre un baccalauréat philo-sciences.

A la Libération, Pascal Gouget s'inscrit à la Faculté de Médecine de Paris et découvre la vie studieuse mais aussi difficile d'un étudiant peu fortuné. Lors des congés d'été, il développe sa curiosité naturelle et son goût des voyages en parcourant la France et l'Italie en auto stop. Il choisit de faire un stage d'interne à l'hôpital de Sousse en Tunisie où il reste 18 mois. C'est à Sousse qu'il rencontre Suzanne, la femme de sa vie, à l'époque ambulancière de la Croix Rouge. De retour en France, marié, ayant soutenu sa thèse, le voilà installé comme médecin généraliste à Senonches dans le Perche à 30 kms de Chartres mais Suzanne, habituée au soleil tunisien, supporte mal les brumes et le froid de l'hiver. Toute la famille s'installe donc en 1957 à Montpellier où, pendant 8 ans jusqu'en 1965, le docteur Gouget part chaque jour vers ses patients comme médecin généraliste dans le quartier de St Denis. L'enthousiasme cependant n'est pas au rendez-vous. Il confie : « *Je rêvais de faire de la recherche* ».

La rencontre avec le professeur Chaptal qui lui propose de travailler bénévolement dans le petit laboratoire d'analyses biologiques du service de pédiatrie de l'hôpital St Charles lui permet d'accéder à son rêve. Reprenant des études, il passe des certificats d'études supérieures de chimie biologique tout en continuant à exercer la médecine générale.

Ces années correspondent aussi à ce qu'alors, on appelle pudiquement les événements d'Algérie. Cette guerre qui ne disait pas son nom est une grande souffrance pour Pascal et sa femme. Tout ce qui touche au Maghreb les concerne, tout ce qui touche à la guerre les interpelle. C'est le temps de l'engagement. Pacifiste comme son père, le docteur s'engage dans un mouvement alors en plein essor, l'Action civique non violente (ACNV). Les militants sont pour la plupart des adeptes de Lanza Del Vasto, ce philosophe catholique italien, disciple de Gandhi qui a créé en 1954 près de Bollène la communauté de l'Arche, transférée ensuite en 1963 à Roqueredonde dans l'Hérault. L'Action civique non violente s'inspire de Gandhi, de Martin Luther King mais aussi des Evangiles ; elle appelle à lutter contre la violence de la guerre en mobilisant les consciences à travers de longues périodes de jeûnes. Les protestations contre la pratique de la torture en Algérie, contre les violences réciproques dans les deux camps sont, à partir de 1957, le quotidien des combats et vu le contexte, les militants utilisent de plus en plus le terme de « désobéissance civile ». Pascal Gouget prend son baptême d'action non violente le 28 mai 1960 à Montpellier au sein d'une grande manifestation contre les arrestations de jeunes appelés refusant de partir en Algérie. La mobilisation, importante, regroupe les « réfractaires » qui refusent de partir combattre et ceux qu'on appelle les « solidaires » qui se font arrêter avec les réfractaires, aident les familles ou renvoient leur livret militaire. Suzanne et Pascal furent des « solidaires » actifs, engagés, courageux, réclamant avec force, comme tout

le mouvement, un statut pour les objecteurs de conscience et la possibilité pour ces derniers de faire un service civil en Algérie. Pascal Gouget fait sienne l'argumentation d'un tract nîmois de l'action civique non violente qui disait ceci : « ... *Ces jeunes ne condamnent pas l'armée mais pensent qu'il y a place à côté d'elle pour de nouvelles formules de combat pour la paix. Ils croient que la violence et l'usage des armes ne sont jamais une vraie solution et sont prêts comme les militaires à faire don de leur vie mais dans un travail de réconciliation et dans le respect rigoureux de l'Autre quel qu'il soit* ». En signe de solidarité, Pascal Gouget renvoie son livret militaire et pour ce, il devra comparaître devant le Tribunal de Grande Instance de Montpellier en mai 1963. Le Midi Libre de l'époque relate le procès : « *Le docteur Gouget, humaniste, a fait un acte pleinement réfléchi. Il a voulu se solidariser avec les jeunes qui demandent un service civil. Il pense qu'en certains cas, les exigences de la conscience sont impérieuses. Des témoins de qualité viennent à la barre affirmer la valeur professionnelle, morale, humaine de l'inculpé* ». Il sera condamné à 8 jours de prison avec sursis. Quelques mois plus tard, le général De Gaulle accepte enfin qu'une loi autorise, malgré de nombreuses limites, le statut d'objecteur de conscience.

Après la fin de la guerre d'Algérie, tout en continuant à militer au sein de l'Action Civique Non Violente, du Mouvement contre l'armement atomique, du Mouvement pour le désarmement, la paix et la liberté, d'Amnesty International, le docteur Pascal Gouget reprend des études dans des champs diversifiés : océanographie, histologie qui est l'étude des tissus biologiques. En janvier 1972, un poste de recherche en cytogénétique se présente à l'hôpital Hoche de Nîmes au sein du laboratoire du docteur Oulès. Pascal, Suzanne et leurs trois enfants quittent Montpellier pour s'installer à Caveirac non loin de l'hôpital Caremeau où rapidement sont transférés et modernisés les

laboratoires. Dans le service du professeur Bureau, le docteur Gouget se consacre à des recherches sur la pratique des caryotypes sur le sang et le liquide amniotique avec détection de la trisomie 21. Le travail est intense, les interventions lors des congrès et colloques sont nombreuses ainsi que les publications, dont l'Atlas des travaux pratiques d'histologie en 1982. Il faut y ajouter des heures d'enseignement en histologie à l'école dentaire de Montpellier mais aussi en génétique médicale en 4^{ème} année de médecine à Nîmes, en histologie et biologie à l'école des sages-femmes.

En 1991, quand sonne l'heure de la retraite, Pascal Gouget partage ses journées entre les plaisirs de la famille, le vélo, le jardinage à Caveirac et un engagement associatif important surtout au sein de la société d'Etudes de Sciences Naturelles de Nîmes et du Gard dont il devient Président. Il présente dans ce cadre de nombreuses conférences sur les sujets qui le passionnent : l'apoptose ou la mort programmée des cellules et la biologie en général qu'il définit comme sa plus grande passion intellectuelle puisque dit-il, « *la biologie, c'est comprendre ce qu'est la vie* ». Il entre à l'Académie en mars 1996, voilà donc plus de 20 ans. Il est un membre assidu des réunions et assura la présidence en 2004. J'ai eu connaissance de 4 de ses communications qui traitent bien sûr de ses champs de recherche et plus particulièrement celle intitulée « De la mort cellulaire à la sculpture du vivant », où il explique de façon magistrale ce qu'est l'apoptose ou la mort programmée des cellules. Il eut aussi des questionnements et des réflexions très profondes sur d'autres thèmes qui nous concernent tous comme le vieillissement ou les origines de la vie. Dans ces propos, surtout lorsqu'il parle du dépistage de la trisomie 21 et de la relation aux familles, l'humanisme et le respect des autres dont il est pétri se lisent en filigrane dans ses propos. Pascal Gouget s'est attaché également à présenter des biographies de savants qu'il admire, tel le paléontologiste

américain Stephen Jay Gould, mort en 2002, grand humaniste qui a beaucoup travaillé sur la structure de la théorie de l'évolution et qui disait non sans humour « *Je crains que Homo sapiens ne soit qu'une petite chose dans un vaste univers et un évènement évolutif hautement improbable relevant entièrement du royaume de la contingence. Faites de cette conclusion ce que bon vous semblera. Certains trouvent une telle perspective déprimante. Je l'ai toujours considérée comme vivifiante à la fois source de liberté et de responsabilité morale conséquente* ». L'autre biographie présentée à l'Académie est celle de Luca Cavali Sforza, un scientifique italien, spécialisé dans l'étude de l'histoire de l'humanité retrouvée par la génétique. Sforza a étudié les flux de gènes au sein de populations différenciées, habitant soit des régions isolées de montagne, soit au contraire, des zones de passage, de brassage de populations telles les plaines ou grands axes de communication. Les résultats de Luca Cavali Sforza ont permis d'élaborer une géographie génétique qui prouve qu'*Homo sapiens* a bien son origine en Afrique et montre comment, à partir de ce berceau, cette espèce a migré sur tous les continents. Ses travaux sur les différentes évolutions génétiques des populations permettent de retracer précisément les migrations. Toutes ces communications sont passionnantes mais je ne me risquerai pas à essayer de vous en faire une synthèse car elles sont scientifiquement à des hauteurs pour moi vertigineuses d'où je risquerais fort de chuter. Lors de mes visites protocolaires, toutes et tous m'ont loué l'extrême gentillesse, la discrétion, mais aussi l'efficacité de Pascal Gouget qui travaille au sein de l'atelier « Cartes postales » à la valorisation et à la création d'une base de données du Fonds Filleron-Lorin, soit une collection de 45 000 cartes postales anciennes sur le thème des édifices religieux. Quand j'ai demandé à Monsieur Gouget quels conseils il pouvait me donner pour mieux entrer dans cette assemblée si impressionnante pour moi, il m'a répondu « Soyez

assidue ». Monsieur Gouget, je vais m'y employer tant que je le pourrai, en essayant d'occuper votre fauteuil avec autant de modestie, de gentillesse, d'implication que vous l'avez fait.

La tradition veut que tout nouveau membre se présente à vous au travers de ses champs de recherche ou de ses passions intellectuelles. Mes recherches, aujourd'hui, vous l'avez compris, sont tournées vers l'histoire de Nîmes, histoire de son patrimoine mais aussi histoire des hommes et des femmes qui ont fait cette ville, histoire des résistances, des combats pour la liberté, celles des protestants, celles des déportés et résistants de la 2^{ème} guerre. Les combats pour la liberté sont pour moi une fascination absolue, une leçon d'une extrême profondeur et une nécessité civique sans précédent. Nous n'en avons pas fini avec l'histoire des camps et, ainsi que le disait Karl Marx, *« celui qui ne connaît pas l'histoire est condamné à la revivre »*, phrase que Churchill a fait sienne. Ce sont donc ces thèmes que j'aimerais évoquer devant vous, si vous le souhaitez, reprenant ainsi un des objectifs premiers de l'Académie qui, dès sa création souhaitait établir *« une histoire complète et régulière de Nîmes »*. Peut-être aurai-je aussi l'occasion, dans une communication, d'aborder ce qui fut au cœur de ma passion professionnelle d'enseignante, à savoir la pédagogie, la didactique et ces chemins si complexes qui font qu'un enfant décide ou non d'apprendre et d'aller vers le savoir.

Mais lorsque notre Président, Gabriel Audisio, m'a demandé quel serait, si je ne devais en choisir qu'un, le domaine intellectuel qui m'avait le plus passionné, après un quart de seconde d'hésitation, d'un seul élan, comme un cri du cœur, j'ai répondu : « la géographie ». « Alors, parlez-nous de géographie » m'a dit Monsieur Audisio.

Je crois que j'avais même oublié à quel point pendant tant d'années, la géographie m'a intellectuellement nourrie, habitée,

aidée. Ce fut longtemps mon oxygène. Qu'est-ce au juste que la géographie ? Discipline mal définie, mal connue, mal comprise. Est-ce une science ? un passe-temps ? une compilation de connaissances disparates, sorte de fourre-tout indigeste et sans utilité ? A la question « A quoi sert la géographie ? », Yves Lacoste, universitaire, spécialiste de géopolitique, répondait dans un livre paru en 1976 : « La géographie, ça sert d'abord à faire la guerre ». L'épistémologie, autrement dit l'étude de l'évolution des savoirs, postulats, objets d'étude, méthodes de la géographie nous apprend qu'il ne se trompait pas vraiment car celle-ci a beaucoup servi à faire toutes sortes de guerres, pas seulement celles qu'on mène avec des armes mais celles aussi pour le contrôle des espaces, y compris à travers l'aménagement des territoires, villes ou régions.

L'étymologie grecque nous en donne pourtant une définition plus ambitieuse. *Géo*, la Terre, *graphie*, l'écriture, la géographie, c'est donc l'écriture de la terre. Comment écrit-on la Terre ? J'ai toujours pensé que l'homme, bien avant de s'intéresser à l'histoire et peut-être même aux dieux, a d'abord été géographe. J'imagine les tout premiers Homo sapiens grimant à l'assaut des hauteurs pour embrasser du regard le territoire qu'ils parcouraient à la recherche de nourriture, d'eau ou d'abri. Peut-être alors, à l'aide d'un bout de bois, dessinaient-ils sur le sol, la ligne d'horizon qu'ils voyaient au loin ou la rivière qui serpentait en bas sous leurs yeux. J'ai l'intime conviction qu'ils écrivaient déjà la terre et il me semble que cette écriture-là tient du réflexe de survie, celui de l'appropriation de l'espace et du sacré qui est le rapport de l'homme à la nature.

La géographie est aussi au cœur profond de notre identité personnelle. Naître à Pékin au XII^e siècle ou à New York au XXI^e siècle, avouez que cela trace un destin, un caractère, une personnalité, une vie en somme. Peut-on grandir et se construire

sans savoir à quel temps on appartient et dans quel lieu on vit ? C'est pourquoi histoire et géographie sont si intimement liées ; sans ces disciplines, nous ne pouvons savoir qui nous sommes vraiment, nous simples humains, faits de gènes et de cellules comme nous l'explique si bien le docteur Pascal Gouget mais pétris de notre temps et des espaces dans lequel nous circulons et grandissons. Sans faire de déterminisme simpliste qui reviendrait à dire que nous sommes le produit de nos territoires, j'ai pu cependant mesurer tout au long de ma vie que la couleur des cieux, le bruit du vent, les forêts qui nous entourent conditionnent pour beaucoup notre façon d'être au monde.

Bref, j'ai aimé la géographie... avec passion...comme tous les géographes. J'ai aimé aussi la didactique de cette discipline, c'est à dire la manière de l'enseigner, les chemins à trouver pour permettre aux enfants de comprendre les lieux dans lesquels ils évoluent. Depuis la nuit des temps, la relation des hommes à l'espace s'est faite autour de 4 étapes successives ou concomitantes : s'approprier l'espace en le délimitant avec des barrières visibles ou invisibles, avec des frontières, l'habiter avec toutes les formes infinies et diverses que l'on connaît à la surface de la Terre, l'exploiter en y produisant des richesses et y circuler pour échanger des produits, des idées, des inventions, des hommes... Nous vivons un temps où peut-être, comme dans bien d'autres domaines, la révolution informatique modifie pour la première fois et en profondeur la relation des sociétés humaines aux espaces terrestres.

Je n'ai pas la prétention de vous faire un cours d'épistémologie mais simplement d'évoquer quelques grandes évolutions et débats foisonnants, passionnants qui ont animé les géographes dans la seconde moitié du XX^e siècle et qui ont profondément modifié la manière d'enseigner cette discipline.

L'écriture de la Terre a pris tout d'abord des formes littéraires. Très tôt, les hommes ont ressenti le besoin de décrire, dessiner,

comprendre, expliquer les espaces qu'ils découvraient. L'Antiquité nous a transmis de merveilleux textes géographiques, ceux d'Homère décrivant avec précision et poésie les espaces maritimes ou terrestres dans lesquels ses héros vivaient leurs exploits mais aussi des cartes comme celle d'Anaximandre de Milet établie vers 530 av.J-C qui représente l'Europe, l'Asie, l'Afrique autour de la Méditerranée et entourées d'un immense et unique océan. La carte, c'est-à-dire l'espace vu d'en haut, vu du ciel, en taille réduite, l'espace à plat et maîtrisé, est devenue très tôt l'outil par excellence de la géographie. C'est d'ailleurs la seule vraie façon d'écrire la terre même si toutes les cartes sont fausses puisqu'on ne peut représenter un espace sphérique à plat sans le déformer, même si toutes les cartes nous mentent parce que ce ne sont que des dessins codifiés, donc des choix au service d'un propos toujours forcément subjectif.

Hérodote, le père de l'Histoire, est aussi le père de la géographie. Il nous laisse vers 450 av.J-C de fabuleux récits de voyage, s'intéressant aux mœurs et coutumes, comparant les modes de gouvernement des peuples de la Méditerranée, tandis que Strabon au I^{er} siècle de l'empire romain nous offre les premières descriptions fines de notre territoire gaulois. Le Moyen Age ne fut pas en reste avec les récits de voyage de Marco Polo ou d'autres mais aussi des analyses fines et subtiles des modes d'appropriation de l'espace par les sociétés comme celles du grand géographe arabe *Ibn Khaldoun*, né à Tunis en 1332 et mort au Caire en 1406, étudiant le Maghreb et l'Espagne.

La géographie moderne et contemporaine, telle que pour la plupart d'entre nous, nous l'avons apprise à l'école, est venue d'Allemagne à travers les travaux de Kant dont tout le monde sait qu'il fut un grand philosophe mais dont on oublie parfois qu'il a donné 40 ans durant, des cours de géographie à Königsberg, sa ville natale au bord de la Baltique. Kant, qui

n'a jamais voyagé, propose une géographie plus scientifique, une étude systématique et raisonnée des phénomènes qui intéressent la terre. Il considère le savoir géographique comme une propédeutique à la connaissance du monde et des hommes car, disait-il, « *on ne peut connaître l'Homme si on ignore son milieu* ». L'être vivant est considéré comme le produit du milieu dans lequel il évolue et pour Kant, la rotondité de la terre, constat physique incontournable, oblige hommes et femmes à se rapprocher et à échanger. Il fut le premier à poser la géographie comme une étude des rapports de l'homme à la nature et à la définir comme une science chorologique, celle qui explique la répartition des espèces vivantes à la surface de la terre, entraînant des différenciations régionales. Dans les pas de Kant, la géographie européenne explose au XIX^e siècle attirant de brillants esprits tels Alexandre von Humboldt, Karl Ritter en Allemagne, Darwin en Angleterre, Vidal de la Blache en France. Paul Vidal de La Blache, né à Pézenas en 1845, est le père incontesté de l'école de géographie française. Maître de conférences puis sous-directeur de l'École Normale Supérieure de la rue d'Ulm, professeur à la Sorbonne, son charisme suscite de nombreuses vocations et parmi ses élèves et disciples, on compte de brillants géographes tels Lucien Gallois, Emmanuel de Martonne, Albert Demangeon, Raoul Blanchard. Il eut un rival, Elisée Reclus, anarchiste libertaire, engagé dans le combat de la Commune, exilé en Belgique et dont les travaux sont d'une puissance et d'une modernité époustouflantes car Elisée Reclus fut le précurseur de la géographie sociale, de la géopolitique, de la géohistoire et de l'écologie mais ses travaux, très marqués politiquement, ont été à l'époque volontairement maintenus dans l'ombre. Il faut dire que la III^e République naissante, votée en 1875 à une voix de majorité dans un pays encore profondément monarchiste, mit la géographie au service du politique. Tout comme l'Histoire de Lavisse dont la mission affichée était de

raconter aux petits Français le grand roman national qui, de Vercingétorix à Jeanne d'Arc en passant par l'Alsace-Lorraine, développait des sentiments nationalistes pour ne pas dire belliqueux, la géographie scolaire eut pour mission de glorifier le territoire national. Le « *Tour de France par deux enfants* » de Bruno, pseudonyme d'Augustine Fouillé, paru en 1877, fit rêver des générations d'élèves qui, derrière les deux héros, André et Julien, découvraient les belles provinces françaises et leurs caractéristiques. C'était l'époque où on apprenait par cœur la liste des départements, préfectures et sous-préfectures, fleuves et affluents, rive droite et rive gauche, les chaînes de montagne et leurs points culminants. Chaque classe fut dotée de ces magnifiques cartes de Vidal de la Blache qui décoraient si joliment les murs et dont les noms étranges et inconnus faisaient rêver. La fleur rose épanouie au cœur de la France, c'était le Massif Central et ce rose renvoyait à des granites et des schistes nés il y a des centaines de millions d'années. Quand la carte vous dit la profondeur du temps, le temps de la terre, si éloigné du temps des hommes, c'est magnifique ! Dans notre époque saturée d'images, on a oublié à quel point les vignettes des paysages des livres scolaires ont été pour des millions d'écoliers, leur seule et unique représentation du monde. Cette géographie, dite « des curiosités », répondait aux questions de nomenclature, de localisation, de description mais jamais au pourquoi et au comment. Il serait réducteur cependant de ramener le grand géographe que fut Vidal de la Blache à la géographie scolaire de cette époque, un peu sclérosante et répétitive. Il fut aussi le père de ce qu'on appelle « la théorie du possibilisme » qui affirme que « *la nature propose et que l'homme dispose* », qu'il n'y a pas de déterminisme absolu et que, sur un territoire donné, marqué par des atouts et des contraintes, les hommes développent des comportements différents selon le contexte et les groupes sociaux. Pourtant,

la géographie vidalienne s'affirme comme étant d'abord la science des lieux, tous différents et non celle des hommes. Elle donne la primauté à la géographie physique et particulièrement à l'étude des formes du relief, la géomorphologie, ce que le géographe Georges Bertrand appelle « le syndrome de la cuesta ». La région Ile de France s'appelait alors bassin parisien, au regard du bassin sédimentaire qui la constitue en partie, terminologie aujourd'hui complètement désuète et certaines études régionales allaient jusqu'à opposer l'Ardèche cristalline, bovine, catholique et de droite à l'Ardèche calcaire, ovine, protestante et de gauche ! Dans un ordre sempiternel, il convenait d'étudier le relief, le climat, la végétation, et seulement ensuite les activités des hommes, agriculture, industrie, commerces et services. Une trilogie immuable s'est imposée dans les études universitaires : géographie physique, géographie humaine, géographie régionale et coloniale. La carte d'Etat-major (aujourd'hui carte IGN) était l'outil par excellence de l'approche analytique des espaces mais aussi d'un exercice de synthèse de haute voltige. Derrière les courbes de niveau, on cherchait les failles, les synclinaux, les anticlinaux, les systèmes d'érosion, derrière la toponymie, on supputait la végétation, les activités des hommes, derrière l'organisation des routes, la disposition des villages ou de l'habitat, on imaginait le paysage, openfield ou bocage ! En croisant toutes ces informations, on aboutissait à une synthèse régionale qui caractérisait et différenciait chaque territoire comme unique. L'école de Vidal de la Blache revendiquait cette vision puissamment synthétique au carrefour de multiples autres sciences (géologie, climatologie, histoire). Cette posture explique le statut d'expert qu'on leur accorda lors de la conférence de la Paix en 1919 pour décider la nouvelle carte politique de l'Europe.

L'école française fut si profondément marquée par la pensée de Vidal de la Blache qu'il fallut attendre l'après deuxième

guerre mondiale pour voir émerger de nouvelles manières de penser la géographie. La sortie du conflit mondial a montré les interdépendances planétaires économiques et politiques, a permis la prise de conscience de la course vers la modernité, de la rapidité des évolutions que vont désormais exprimer les faits urbains, industriels et de polarisation. De jeunes universitaires, Pierre George, Jacqueline Beaujeu Garnier ouvrent des champs de recherches nouveaux, changent les paradigmes, les méthodes, les outils, utilisent statistiques et ordinateurs et tentent de participer aux grands débats intellectuels et politiques du temps. Finies les études sur les plaines de craie de la France du Nord ou la boutonnière du Bray et place aux études urbaines, industrielles, géopolitiques, démographiques et sociales. Pierre George écrit : *« La géographie a pour objet l'étude de la condition humaine dans son environnement, qu'elle a successivement subi, puis maîtrisé et dans certains cas détruit »*. Les chiffres de l'INSEE sont décortiqués, analysés, utilisés pour mieux comprendre la démographie, les migrations, les productions, les évolutions, les réseaux urbains. La discipline explose et se transforme radicalement en une science sociale, quantitative, se définissant cette fois comme science de l'organisation spatiale, tout en empiétant sur les terrains de recherche d'autres sciences qui lui contestent sa légitimité et s'interrogent sur son utilité. C'est le moment aussi où les géographes quittent le monde universitaire pour s'engager dans la vie politique ou administrative et y développer ce qu'on appelle la « géographie appliquée ou active ». DATAR, aménagement du territoire, cabinets d'urbanisme, les géographes sont partout et souvent dans le sillage des politiques comme Raymond Dugrand aux côtés de Georges Frèche à Montpellier.

En mai 1968, une révolution secoue la discipline ; elle porte un nom : c'est la « nouvelle géographie ». Enfin perméables aux travaux des écoles étrangères qui avaient évolué plus

vite et différemment, les géographes français s'aventurent, derrière Antoine Bailly, Paul Claval, Roger Brunet sur des chemins fondamentalement différents, ceux des modèles et des systèmes. En effet, dès l'entre deux guerres, les travaux de von Thünen et de Walter Christaller en Allemagne, de Burgess et de l'école de Chicago aux Etats-Unis bouleversent l'approche spatiale et ouvrent la voie à l'étude de modèles qui sont les lois de fonctionnement de l'espace. Au lieu d'expliquer que tout est différent partout, on cherche au contraire les similitudes, les répétitions, les règles, y compris mathématiques. Le modèle de Christaller par exemple analyse la distribution des villes dans l'espace en observant que les grandes métropoles, appelées « places centrales », exercent sur les territoires environnants une influence proportionnelle à leur taille et aux services qu'elles proposent, reléguant ainsi les villes de rang immédiatement inférieur en périphérie dans une disposition concentrique et un même éloignement de la place centrale à laquelle elles sont reliées en étoile. Ce modèle, construit à partir du réseau urbain de la Bavière du Sud, est censé fonctionner partout en Europe. En France, l'hypertrophie de Paris, place centrale, a créé un vaste désert urbain autour de celle-ci renvoyant en périphérie du pays et dans une disposition concentrique les autres grandes métropoles : Lille, Nancy, Lyon, Marseille, Toulouse, Bordeaux, Nantes... Le modèle christallérien fonctionne aussi à d'autres échelles et autour de Nîmes, les villes de rang inférieur, Uzès, Beaucaire, St Gilles, Vauvert, Alès se disposent également de manière concentrique. Il arrive que le modèle ne fonctionne pas et le plus intéressant alors est de chercher les facteurs, souvent historiques ou économiques, qui expliquent les distorsions. La géographie modélisante qui expose des lois d'organisation de l'espace fut pour les enseignants une révolution et un vrai bonheur didactique. Enfin, on pouvait donner aux élèves des clés de compréhension de l'espace,

exposer des lois, aborder des démarches déductives. Un de mes beaux souvenirs de professeur fut d'entendre un élève me dire dans le car qui nous amenait vers le centre de Rome : « *Madame, on roule vers le centre-ville.- Pourquoi dis-tu cela ? - Parce que le tissu urbain se densifie !* » Ainsi, cet élève, loin de ses repères nîmois, se situait dans un espace inconnu en appliquant, sur le paysage qu'il voyait par la fenêtre du car, la modélisation des villes européennes étudiée en classe qui montrait les auréoles concentriques de plus en plus denses vers les cœurs de ville.

La nouvelle géographie a introduit une réflexion sur les rapports des territoires entre eux au travers du modèle centre-périphérie dont certains ont dénoncé les connotations marxistes. Les « centres », situés d'ailleurs parfois en périphérie comme aux Etats Unis sont les lieux qui concentrent richesses, emplois, pouvoirs de décision et exercent leur domination sur d'autres espaces, entretenant des relations dont la configuration évolue en fonction de la distance, pas seulement kilométrique mais du paramètre distance-temps. Ainsi le paysage de la Grande Motte ne s'explique pas comme on pourrait le penser de prime abord par la présence de la mer et du soleil (l'Afrique a d'immenses plages baignées de mer et de soleil) mais bien parce qu'une décision parisienne a voulu arrêter sur le territoire national le flux migratoire estival qui chaque année amenait des milliers de touristes de l'Europe du Nord vers l'Espagne. C'est donc une politique volontariste, la présence d'un foyer important de touristes potentiels et fortunés au Nord de l'Europe et d'un axe de communication majeur qui ont décidé de l'implantation et de la réalisation de la Grande Motte. Les clés d'explication sont hors du champ du paysage. Elles ne sont accessibles que si on étudie des cartes aux échelles française et européenne. Celles-ci font apparaître le cœur de l'Europe de l'Ouest, la fameuse « banane bleue », vaste croissant englobant la grande

mégapole européenne qui, depuis Londres jusqu'à Gênes en passant par l'axe rhénan, concentre fortes densités et richesses. La gymnastique intellectuelle des emboîtements d'échelles est devenue réflexe. La cartographie modélisante s'est mise au service de cette géographie. A la carte vidalienne de la Bretagne qui expliquait comment avec son Armor (pays de la mer), son Arcoat (pays des bois), ses petits ports de pêche, ses stations balnéaires, cette région vivait au rythme de l'Atlantique, les géographes de la nouvelle école démontraient, cartes à l'appui, comment la Bretagne au contraire tourne le dos à la mer pour ne regarder que vers Paris : énormes exploitations agricoles alimentant le marché parisien, ports de pêche ravitaillant en poissons frais chaque jour toute l'Ile de France, stations balnéaires fréquentées par les Parisiens, réseau routier entièrement centré sur la capitale.

Le questionnement permettait aussi de s'interroger sur la relativité des espaces dominants. La Catalogne espagnole et la Catalogne française ont bien des points communs sur le plan de la géographie physique, du climat, des ressources naturelles et pourtant l'une, en Espagne, est un « centre », « un Nord », une grande et riche région céréalière où sont concentrés richesses, emplois, pouvoirs de décisions quand l'autre, en France, est « une périphérie », un « Sud », aux emplois précaires et au chômage important qui produit des fruits et légumes pour le marché français. On est toujours le Nord ou le Sud d'un autre... Ces cartes réveillaient l'âme des géographes, les entraînaient dans d'interminables discussions qu'il fallait argumenter avec chiffres et études à l'appui et permettaient d'ouvrir avec les élèves des débats fructueux. La géographie des modèles qu'a magnifiquement incarnée le montpelliérain Roger Brunet a révolutionné l'enseignement de la discipline mais l'a aussi complexifié. Plus difficile à enseigner que la géographie classique, elle utilise un langage spécifique, celui des chorèmes

qui sont des figures élémentaires combinées pour expliquer le fonctionnement spatial : les maillages, quadrillages, discontinuités, aires d'influence, zones de contact, de tropisme, de dissymétrie, les ruptures, seuils, interfaces, têtes de pont... Ce langage nécessite une bonne connaissance de multiples exemples pour que les élèves comprennent. Dans un monde en mouvement qui ne cesse de changer, il convient d'expliquer des dynamiques de territoires, des polarisations, de délimiter des bassins de vie ou d'emploi, de repérer les acteurs, les rapports de domination entre espaces. On construit des géosystèmes pour expliquer les relations extrêmement complexes à l'intérieur des territoires et des territoires entre eux. Les objets d'étude changent d'échelle, deviennent le système Monde. Devant cette complexité, les non spécialistes qui représentent l'immense majorité des professeurs d'histoire géographie peinent parfois et finissent par renoncer, ce qui explique la portion congrue de la géographie aujourd'hui dans le cursus scolaire français et sa quasi disparition à l'école élémentaire.

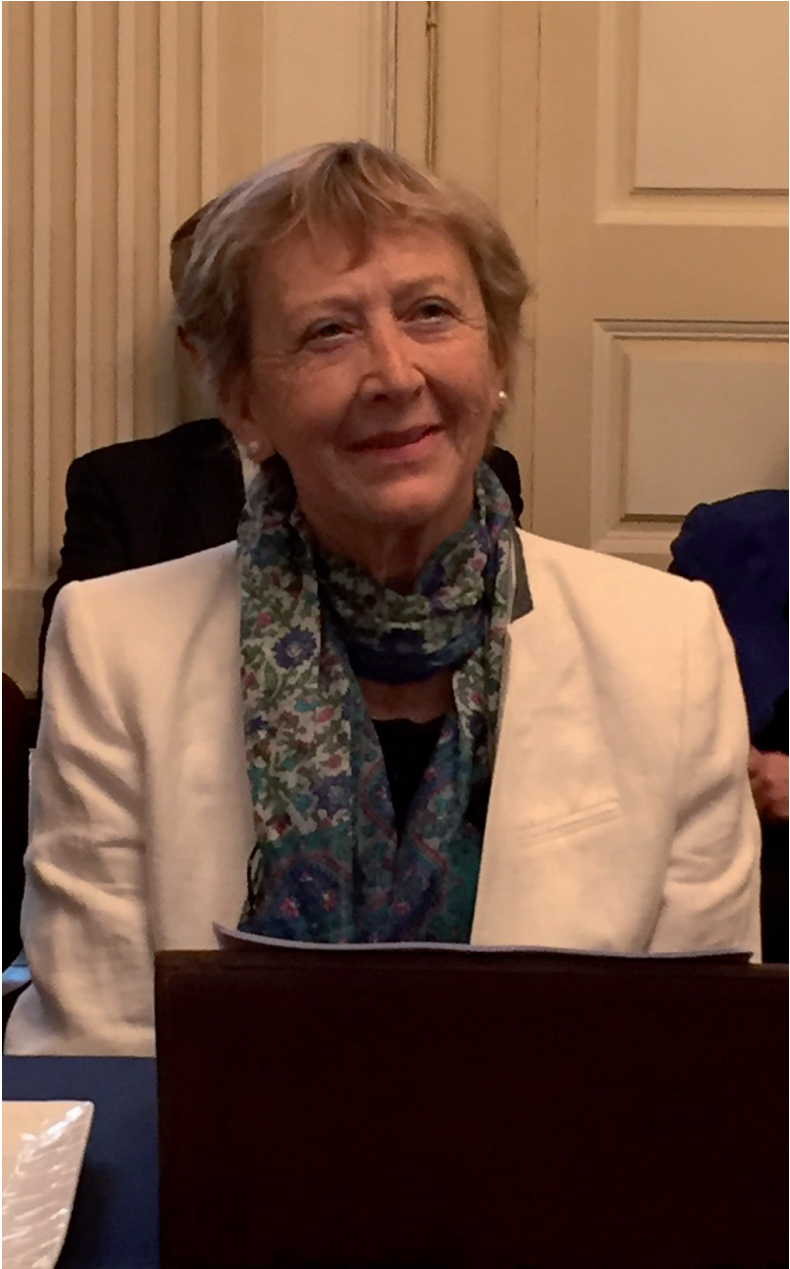
Qu'en est-il aujourd'hui ? Ayant abandonné la réflexion universitaire et géographique depuis 10 ans, je ne me risquerai pas à essayer de vous en faire une présentation détaillée. Ce que je sais, c'est que la géographie actuelle est polymorphe et complexe. Sa diversité est sa richesse mais aussi sa fragilité car elle met en péril son unité et sa capacité à se définir pleinement et clairement. De celle d'autrefois, caractérisée par son plan à tiroirs, le souci de la nomenclature, la primauté donnée à la géographie physique, à des explications souvent déterministes, à des études à l'échelle des Etats avec peu d'outils spécifiques, on est passé à une toute autre géographie qui a pour ambition la compréhension des rapports entre les sociétés humaines et l'espace. La discipline se recentre sur l'organisation spatiale, ne sépare plus la géographie physique de la géographie

humaine, mène des études à des échelles diverses, pratique systématiquement les emboitements d'échelle avec des découpages régionaux plus diversifiés, développe des démarches explicatives avec des systèmes d'interprétation plus larges, plus cohérents et plus solides. La géographie n'est plus la science des lieux ni celle de la simple organisation spatiale mais celle des **pratiques spatiales des sociétés humaines et de leurs interactions**. Elle se trouve de ce fait au cœur des mobilisations politiques contemporaines. Dans un livre intitulé « *Région, espace perçu* », Armand Frémont montrait comment les comportements, les sensibilités, les perceptions interfèrent dans la définition d'un territoire et à l'heure où montent en Europe des volontés de redéfinition des territoires, de réorganisation spatiale dans le cadre européen, de recomposition des identités locales et nationales, la géographie se doit de fournir aux politiques des clés d'analyse et de compréhension.

Enfin, cette géographie du XXI^e siècle n'a pas oublié la poésie puisqu'on voit des publications ayant trait à la géographie des odeurs, des parfums, des saveurs, des bruits... Je garde le souvenir d'une lecture de paysage avec des 6^{ème} depuis le haut de la Tour Magne. Nous avons fermé les yeux, fait silence et écouté. D'abord, nous arrivaient le chant des oiseaux, le froissement des feuilles des arbres du jardin, plus bas les caquètements des canards de la source, la circulation des voitures sur les allées Jean Jaurès, le bruissement de la ville, le roulement du train sur le viaduc puis au lointain la rumeur sourde et continue de l'autoroute. Nous pouvions, ainsi uniquement à l'oreille, mettre en plans successifs et ordonnés le paysage que nous avions enfermé sous nos paupières. Cette géographie-là, celle des sens, celle du cœur, celle qui nous autorise à savoir qui nous sommes pour mieux aller au-devant des autres, de l'ailleurs, du différent me paraît essentielle. Je crois qu'on appartient un

peu aux lieux qu'on traverse et beaucoup aux lieux où l'on vit mais on ne le sait pas toujours. Quand on fait de la géographie, on finit par découvrir que le plus important est la manière de vivre ensemble dans l'espace partagé, et ce à toutes les échelles, de la rue, du village au monde entier. Cet espace partagé est aujourd'hui menacé. 15.000 scientifiques mondiaux nous le rappelaient il y a peu dans une tribune du journal *Le Monde* et il est temps que les hommes se ressaisissent pour s'en préoccuper. Le grand historien Fernand Braudel disait : « *La géographie, me semble, dans sa plénitude, est l'étude spatiale de la société, ou, pour aller jusqu'au bout de ma pensée, l'étude de la société par l'espace* »

Je vous remercie de m'avoir écoutée.







Achevé d'imprimer en Octobre 2017
sur les presses de Mondial Livre
8, rue de Berne - 30000 Nîmes

Dépôt légal : 4^e trimestre 2017

